

LE SILENCE DE NICOLAS TOURNIER

De Montbéliard la protestante à Toulouse la catholique, l'itinéraire discret d'un maître de la peinture du XVII^e siècle.

On ne sut longtemps à peu près rien de Nicolas Tournier à part son nom. On le croyait toulousain et les historiens de l'art le tenaient même pour « archaïque et provincial » car ils imaginaient que ses œuvres les plus marquantes dataient des années 1650. Mais son testament retrouvé en 1974 révéla que « Nicolas Tournier, maître peintre natif de Montbéliard en la Franche Comté » avait dicté ses dernières volontés à Toulouse le matin du 30 décembre 1638 et qu'il était sans doute mort peu après. Il n'était donc pas

archaïque du tout puisque ses derniers tableaux, peints 20 ans plus tôt qu'estimé, témoignaient d'une variante très personnelle d'un caravagisme alors encore en vogue.

Le caravagisme, c'est cette révolution lancée vers 1600 à Rome par le Caravage, un peintre qui décida de figurer les gens comme ils sont, dans de violents clair-obscur. En France, on connaît surtout le caravagisme par les œuvres du hollandais Rembrandt et du lorrain



Georges de La Tour. Le jeune Tournier, issu d'une famille d'artistes protestants et dont on ne connaît aucune œuvre avant son long séjour à Rome, a dû travailler dans les années 1610 auprès d'un des élèves du Caravage, Bartolomeo Manfredi. Il y a beaucoup peint mais y est resté étonnamment discret. On sait seulement qu'il semble s'y être converti au catholicisme. Pourquoi ? Ce n'est pas lui qui nous le dira.

Puis, vers 1626, ayant trouvé son style, il migre vers le Languedoc (où travaillaient déjà plusieurs peintres de Montbéliard) mais ne se fixe pas, peignant pour Toulouse, mais aussi Narbonne, Carcassonne, Béziers ou Montpellier. Il ne se marie pas, travaille seul, sans assistants, à la brosse et sans dessins, épure son style qui marie le dépouillement de son protestantisme d'origine à l'efficacité brutale du caravagisme pour

représenter « des personnages humbles, aux gestes retenus et aux émotions intériorisées. Aucun regard, aucun cri ne vient gêner le drame qui est en train de se dérouler ». Ce style un peu raide et mélancolique où chaque personnage semble seul avec lui-même a dû plaire aux grands seigneurs catholiques locaux

comme le consul de Carcassonne puis trésorier des États de Languedoc Bernard de Reich de Peinautier dont il a peint le portrait, le seul que l'on connaisse de la main du peintre, et qui sera son exécuteur testamentaire. Reich de Peinautier, proche du duc Henri de Montmorency (décapité en 1632 à Toulouse pour rébellion), est représentatif de ces hautes classes occitanes partagées entre leurs fidélités religieuses, professionnelles et politiques à une époque de brutale reprise en main par le pouvoir royal. Quand la parole n'est plus libre, ne restent que les regards, des regards que Tournier savaient rendre prudemment muets.

Sur le même thème dans le prochain numéro :
Nicolas Tournier et la chapelle
des Pénitents Noirs

(en haut) Tournier peignant le portrait de son ami et protecteur Bernard de Reich de Peinautier tandis que celui-ci contemple la Vierge à l'enfant pour laquelle le peintre aurait pu prendre comme modèle Louise de Claret, épouse de ce riche financier et son jeune fils.
(ci-contre) Tournier peint Le concert qui

pourrait représenter son ami Reich (au luth), ① sa femme Marie (à l'épINETTE) ② son fils (au chant) ③ et des proches. On imagine ici qu'il l'a fait dans la maison de son ami le sculpteur Pierre Affre ④ située rue Peyrolières (actuelle Gambetta), où Tournier habita la dernière année de sa vie.

